

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

VERCINGÉTORIX

Alain Deyber



Préface de Michel Reddé

Postface de Laurent Olivier



CHAPITRE 1

LES PAYS DES GAULOIS

Toute la carrière publique de Vercingétorix s'est déroulée en Gaule centrale à partir du territoire des Arvernes et, plus particulièrement, du chef-lieu de la *civitas* qui, à cette époque, se situait à *Gergovia* (l'actuelle Gergovie près de Clermont-Ferrand). Ce ne fut semble-t-il pas toujours le cas, l'archéologue et historien M. Poux ayant émis l'hypothèse qu'au II^e s., la capitale arverne était située à l'*oppidum* de Corent, 15 km au sud-est de Clermont-Ferrand. Nous nous attacherons surtout à décrire ces régions-là en ne développant pas les « attaches » continentales et maritimes – les Belges entre Seine et Rhin ; les peuples de l'Ouest de Normandie et Bretagne ; les Aquitains entre Pyrénées, Garonne et Atlantique ; les peuples de Gaule transalpine entre Rhône, Alpes et Méditerranée – qui constituent les régions frontières de la Gaule où il ne se rendit jamais.

SOURCES ET DOCUMENTATION

Le but de ce livre n'est pas de présenter au lecteur une étude érudite rédigée à partir de toutes les sources textuelles et archéologiques – les *realia* – dans lesquelles l'historien puise pour rédiger son ouvrage. Le

travail a déjà été accompli il y a de nombreuses années par d'éminents spécialistes et on trouvera une liste de ces principaux ouvrages dans la bibliographie située en fin de livre.

En revanche, il est important de souligner que si nous disposons aujourd'hui d'une grande variété de documents littéraires et matériaux archéologiques, il subsiste toujours de nombreuses zones d'ombre ; d'importantes questions restent en suspens, voire ne recevront jamais de réponse. La situation est d'autant plus épineuse que nos sources littéraires sont entièrement dépendantes des auteurs anciens, qui tous, de près ou de loin, sont intimement liés au conquérant. Ces auteurs ne sont pas forcément hostiles au vaincu, mais ils jugent les hommes et les faits de leur point de vue à eux et non pas de celui de l'Autre.

En outre, les Romains se voyaient – sauf exceptions rarissimes – comme supérieurs aux Gaulois ; ils les jugeaient selon des critères qui leur étaient propres et ne comprenaient pas toujours les ressorts de la pensée de ces « Barbares » dont la logique et le sens pouvaient leur échapper. Enfin, la société gauloise était marquée par son caractère oral, non écrit ; plusieurs historiens ont souligné à juste titre la faible profondeur historique de la mémoire orale qui ne permet pas de remonter très loin dans le passé. En dépit de cela, César s'est plu en plusieurs occasions à souligner la proximité mentale qui, selon lui, rapprochait les Gaulois des Romains ; mais les historiens modernes ont démontré qu'il le fit à des fins essentiellement politiques, pour justifier ses actes aux yeux de son lectorat et lui faire admettre que les deux mondes pouvaient se réunir pour n'en faire qu'un. C'était aller un peu vite en besogne, car la réalité dément ce type de rapprochement : plusieurs faits démontrent que César ne comprit pas toujours les réalités gauloises auxquelles il était confronté, ce qui lui fit commettre des erreurs d'appréciation de la situation. Doit-on lui en faire reproche ? Ce serait injuste car les faits qu'il a rapportés n'étaient pas forcément erronés mais déformés par son souci légitime de leur trouver des équivalences afin d'en faciliter – du moins le croyait-il – la compréhension.

Cela étant, cette faiblesse des sources textuelles n'est pas la seule. En effet, dans plusieurs domaines on ne dispose pas d'études modernes suffisantes. C'est en particulier le cas des questions institutionnelles, à propos desquelles E. Arbabe a tenté de répondre dans son ouvrage intitulé *La politique des Gaulois* publié en 2017. Mais il y en a d'autres, concernant par exemple la géographie économique, ou bien sur un registre totalement différent, la militarisation de la société, récemment abordée par l'archéologue S. Krausz – en préparation. En outre, les historiens modernes ont souvent défendu des positions historiographiques très négatives sur les Gaulois, véhiculant à leur sujet de vieux *topos* fabriqués dans l'Antiquité et reproduits sans nuances dans les travaux érudits qui ont commencé à être rédigés à partir de la Renaissance occidentale. De nos jours encore, des *a priori* continuent à courir et à faire des dégâts. Dans la presse bon marché, on peint encore les Gaulois comme des gens rustiques vivant dans des huttes au fond des bois, procédant à des sacrifices sanglants sur des dolmens, cueillant le gui sur des chênes – une belle aberration – avec des serpes d'or ; ils boivent plus que de raison de la cervoise et dévorent à pleines dents des sangliers ; ils sont braillards et farouches, toujours prêts à en découdre les armes à la main pour des motifs désuets. En résumé, ce sont des êtres non civilisés, décadents et c'est leur indiscipline et leur désunion qui sont à l'origine de leur défaite face aux armées romaines. Le comble est atteint quand des historiens expliquent le plus sérieusement du monde depuis deux siècles, que Vercingétorix a été vaincu à Alésia par suite de la trahison de ces fourbes d'Héduens motivés par la seule jalousie. Et pour couronner le tout, la conquête romaine n'a bien sûr apporté que des bienfaits à la Gaule, alors que l'archéologie récente montre au contraire qu'il lui a fallu plus d'un demi-siècle pour se remettre des destructions et génocides pratiqués par César, ses légats et leurs continuateurs.

Parallèlement il existe heureusement quelques palliatifs pour combler les lacunes des sources, ou bien, quand ces sources existent, de corriger les interprétations erronées qui en sont faites par les modernes. Dans une approche globale, l'historien contemporain n'hésite pas à recourir à d'autres sciences et, en particulier, à l'histoire comparée, à l'archéologie et aux enquêtes ethnologiques. Si l'on recourt à l'histoire comparée et à l'ethnologie, on doit absolument avoir à l'esprit que d'autres civilisations

ont connu dans le passé des situations identiques ou similaires à ce que nous constatons en Gaule ; les faits rapportés sont souvent beaucoup mieux documentés que ceux qui concernent l'Antiquité et c'est ce qui rend les comparaisons intéressantes. Quant à l'archéologie, si elle fournit des matériaux moins subjectifs, leur interprétation n'est jamais évidente et le chercheur éprouve souvent des difficultés à dater les artefacts et les structures, et, par voie de conséquence, à les rattacher à un événement historique précis.

À la rareté des sources écrites et aux difficultés de l'archéologie que nous venons de souligner s'ajoute la diversité interne des peuples gaulois ; si la civilisation matérielle ne présentait pas d'énormes différences d'un territoire à l'autre, il n'en allait pas du tout de même en ce qui concerne la vie politique, sociale, culturelle et religieuse et on commettrait une erreur impardonnable en tirant des conclusions élargies d'une situation donnée. Comme le disait P. Chaunu dans son livre *L'expansion européenne* publié en 1968, « ne rien supposer qui ne soit daté ». Nous nous livrerons donc à cet exercice dans chacun des chapitres de cet ouvrage chaque fois que cela s'avérera nécessaire, exposant à propos de chaque cas ce qu'on sait et ne sait pas, et quand on ne sait pas, quelles sont les hypothèses qu'on peut proposer pour tenter de répondre, si tant est que nous puissions le faire. En conséquence, nous procéderons à la mobilisation de toutes les ressources disponibles chaque fois que cela se révélera nécessaire.

Nous débuterons donc ce livre en brossant dans ce premier chapitre un tableau résumé de l'état de la Gaule en général et du pays des Arvernes en particulier ; dresser la scène et définir le cadre de l'action sont deux préalables indispensables à l'exposé des faits. On ne peut pas appréhender à sa juste valeur l'action des hommes qui s'y sont mus en en faisant délibérément l'impasse. Ceci est d'autant plus important que toute l'action de Vercingétorix s'est déroulée en Gaule centrale dans un climat tendu, fait de conflits larvés ou déclarés, dont certains perduraient dans certaines parties de la Gaule depuis le début du I^{er} s. si ce n'est plus. Les sources nous confirment que cette violence interne était endémique et, si la situation était celle que nous connaissons, c'est bien parce que le

pays et ses hommes le permettaient, chose qui n'aurait pas été possible au III^e s. ; il convient donc de nous efforcer d'en expliquer le pourquoi, chaque fois que cela nous sera possible.

Enfin, il y a une question centrale que tout le monde se pose depuis Napoléon I^{er} : Vercingétorix pouvait-il réussir ? Comme Hannibal et Napoléon, Vercingétorix est un grand perdant de l'histoire et tous les manuels attribuent le résultat de sa défaite au seul César à qui ils rendent un honneur immérité. Nous souhaitons explorer cette question en privilégiant des approches pluridisciplinaires que les historiens ont jusqu'à présent négligées, en particulier en mettant l'accent sur l'étude des contextes géographique, politique, militaire et religieux, de notre point de vue sous-exploités et dont on n'a pas exploré toutes les possibilités qu'ils pouvaient offrir pour expliquer l'homme, ses décisions, ses actions et leurs résultats.

LE MILIEU GÉOGRAPHIQUE

La géographie physique et la structuration de l'espace

Comme le dit S. Gouguenheim à propos des anciens Baltes dans le livre *Les derniers païens* qu'il leur a consacrés en 2022, « La géographie façonne la cadre dans lequel les activités humaines se déploient, et qu'elles transforment à la mesure de leurs moyens techniques et de leurs ambitions » ; plus loin il ajoute : « Si la géographie sert, d'abord, à faire la guerre, l'expérience de la guerre la nourrit en retour ». Ces remarques sont aussi parfaitement vraies pour la Gaule.

Telle que la décrivent les sources antiques, la géographie de la Gaule du milieu du I^{er} siècle n'est pas fondamentalement différente de l'état géographique actuel de la France. Les nombreuses recherches pluridisciplinaires qui ont été effectuées sur ce sujet depuis le siècle dernier, montrent une grande variété de paysages modelés par le temps et les hommes. Cette diversité avait déjà été remarquée par César dans son *Bellum Gallicum* et soulignée par Strabon dans sa *Géographie*. Pour

autant, la Gaule centrale du I^{er} s. offrait-elle des régions ou du moins des conditions géographiques belligènes ? C'est une question centrale que nous devons nous poser et tenter d'y répondre pour comprendre le déroulement des événements de 52.

Au deuxième âge du Fer – V^e-I^{er} s. – ou époque de La Tène d'après le nom de la station éponyme située sur le lac de Neuchâtel en Suisse, on a pu constater la fréquence des troubles dans certaines régions de la Gaule du nord, de l'est et du sud-est au contact d'autres civilisations, comportant, soit un axe de pénétration comme la Méditerranée et ses plaines côtières, soit de vastes plaines, ou bien encore des seuils d'accès aisé. De là, il était facile d'accéder au centre du pays gaulois – l'épicentre des Celtes ou *Omphalos* était censé se trouver dans la *civitas* des Carnutes située de part et d'autre de la Loire moyenne – et des armées pouvaient s'affronter dans une guerre mobile ou de position sur de vastes espaces. Notons toutefois qu'à partir du III^e s. et plus encore au suivant, ces conditions favorables à la guerre ont pu être maîtrisées par presque tous les peuples gaulois ; ils avaient acquis et développé au contact des civilisations classiques de la Méditerranée, des modèles d'organisation politico-sociale efficace et ils disposaient d'une supériorité militaire incontestable, même si elle ne dura qu'un temps. Il est un fait constant dans l'histoire que les voies d'échange et d'invasion coïncident toujours, de même que des lieux stratégiques comme les points de passage – carrefours, cols, gués, ponts – sont prédestinés à devenir des champs de bataille. Depuis les temps les plus lointains, les impératifs géographiques s'imposent aux peuples migrants, comme aux marchands et aux militaires. Cependant, la localisation d'un peuple et la configuration topographique de ses établissements ne prennent toute leur valeur que si l'on prend en compte les ressources naturelles environnantes, l'occupation du sol et les travaux que l'homme y a entrepris pour maîtriser la nature.

Le vaste ensemble géographique qui s'étendait, d'une part entre la rive gauche du Rhin et le piémont nord des Pyrénées, d'autre part entre l'océan atlantique et les Alpes, avait été progressivement mis en valeur par l'homme depuis le Néolithique ; le territoire des Arvernes et de leurs clients était compris dans cet ensemble. Il faut toutefois préciser qu'au nord-est et au nord de ces territoires, la frontière du Rhin était artificielle

et des peuples comme les Médiomatriques, les Leuques et les Séquanes occupaient profondément la rive droite du fleuve. Cette frontière rhénane a été inventée de toutes pièces par César pour des raisons essentiellement politiques, façon de justifier qu'au-delà, d'une part c'était un autre pays occupé par d'autres gens qui vivaient selon d'autres mœurs – décrites comme sauvages –, d'autre part qu'il avait conquis la Gaule, ce qui, dans les deux cas, était un pieux mensonge que personne à l'époque n'était évidemment en mesure de démasquer. Car les savants – en particulier allemands – ont démontré depuis les années 1960 que les Celtes (*Keltoi* en grec ; *Galli* en latin) occupaient, non seulement la Gaule dont nous parlons, mais aussi l'Europe moyenne incluant l'Allemagne du sud, la Bohême, l'Autriche et une partie de la Hongrie jusqu'à sa limite avec les Balkans, tandis que les Germains étaient plus au nord, progressant non d'Est en Ouest mais selon un axe Nord-Sud, et repoussant les Celtes vers le Sud et le Sud-Ouest au fur et à mesure de leur progression. Aujourd'hui, les historiens et les archéologues pensent que les « Germains » de César sont en réalité des Celtes d'outre-Rhin. En tout cas, la civilisation matérielle entre les deux rives du fleuve est, à l'époque de César, absolument identique. L'espace, le relief et la couverture végétale aménagés et exploités par l'homme au sein de celui-ci, sont trois aspects essentiels qu'il nous faut maintenant passer en revue.

L'espace, d'abord

L'espace géographique que nous traitons dans les pages suivantes de ce livre n'englobe qu'une partie des futures provinces romaines d'Aquitaine, de Lyonnaise, de Belgique et de Germanie supérieure. Les régions de Gaule où Vercingétorix est intervenu n'ont de sens pour la guerre qu'à partir des dimensions qu'elles offrent à l'échelle des moyens de déplacement et de concentration des hommes. À cette époque, tous les déplacements se faisaient à pied ou bien sur des montures, des voitures et des chariots mus par des bêtes de somme. La voie d'eau était utilisée dans de nombreuses régions ; dans les montagnes comme les Vosges ou le Jura, le lit des cours d'eau peu profonds et leurs berges étaient même les seules voies de communication que les hommes pouvaient utiliser. L'espace restreint du pays arverne et de ses alliés directs facilitait la mobilisation et la concentration des forces gauloises locales ou régionales

et Vercingétorix sut en jouer pour armer sa première coalition. Le noyau initial des Arvernes et de leurs clients les Cadurques, Gabales et Vellaves, était situé entre la Haute-Loire au Nord et à l'Est et une section du cours de la Garonne médiane et du Tarn au Sud. Cette zone d'influence connut une première phase d'extension, d'une part en direction des plaines du nord du bassin aquitain occupées par les Lémovices et les Pictons, d'autre part en direction du sud et de l'est du bassin parisien occupées par les Turons, Carnutes, Parisiens, Sénons et Bellovaques, étant observé que ces deux derniers peuples étaient en partage, selon les moments, avec les sourcilleux Héduens. Au travers de cette double poussée en direction de la Loire et de la Seine, on perçoit l'intention des Arvernes d'étendre leur influence et leur mainmise sur ces deux grands fleuves qui conduisaient à l'Océan atlantique et à la mer du Nord via la Manche. Mais ces régions plates et basses avaient des inconvénients d'ordre géostratégique et militaire : elles offraient un risque d'éparpillement que César sut exploiter à son profit en obligeant les forces gauloises de la deuxième coalition réunie par Vercingétorix à se disperser au lieu de se concentrer ; nous y reviendrons au chapitre 8.

En territoire arverne, la dépression périphérique en forme de couloir des Limagnes a toujours été inséparable de la chaîne des Puys ; toute l'attaque et la défense du peuple arverne reposait donc sur la domination de ce vaste ensemble géographique. L'étendue même de ce territoire constituait une défense et César y a totalement échoué quand il a cru pouvoir vaincre Vercingétorix en le suivant à *Gergovia* où il est tombé dans le piège savamment tendu par le jeune chef arverne. Mais après cet épisode, en quittant ses montagnes pour suivre César en lançant dans les plaines des expéditions de plus en plus aventureuses et lointaines contre lui, Vercingétorix s'affaiblit. Il s'éloignait en effet de ses bases et prit vite le risque de s'isoler, s'interdisant du même coup de recevoir rapidement des renforts si la campagne militaire tournait à son désavantage ; c'est précisément ce qui se produisit, d'abord à *Avaricum*, puis à Alésia ; nous y reviendrons aussi. Cette situation vient aussi renforcer l'idée qu'à cette époque, la théorie d'un soi-disant Empire arverne échafaudée par